



Toujours avec toi
Maria Ernestam



Toujours avec toi

Maria Ernestam

Traduit du suédois par Esther Sermage

« J'ai froid. Je me retourne pour calmer la douleur. Je resserre la couverture autour de moi. Alors, j'entends un rire. Mes yeux s'embuent.

J'ai aimé. Personne ne m'enlèvera ça. Pas même la mer capable tantôt d'engloutir les traces des ravages provoqués par l'homme, tantôt de les recracher – elle a emporté ce que j'avais de plus cher. (...) Je résiste et je me laisse aller, je tergiverse, mais au fond, je sais que tout sera bientôt fini.

Les méfaits des aïeux reviennent nous hanter, dit-on, mais je n'y crois pas. Si des méfaits nous hantent, ce sont les nôtres. »

Un roman à deux voix sur un secret de famille bien gardé, sur l'amour et le deuil, le pouvoir de la mémoire, et la réconciliation avec le passé.

Maria Ernestam est suédoise, elle vit à Stockholm. Éclectique, elle a multiplié les expériences artistiques : chanteuse, danseuse, mannequin, comédienne, journaliste et auteur. L'écriture s'est imposée naturellement comme son moyen d'expression privilégié.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Toujours avec toi

du même auteur
chez le même éditeur

Les oreilles de Buster (2011)

Le peigne de Cléopâtre (2013)

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre national du Livre, Paris.

Maria Ernestam

Toujours avec toi

traduit du suédois par Esther Sermage

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Alltid hos dig

Illustration de couverture :
© Sodapix AG

© Maria Ernestam 2008 by Agreement with Grand Agency
© Gaïa Éditions, 2010, pour la traduction française

ISBN 13 :978-2-84720-380-6

« Un énorme débris se dirigeait droit sur moi. Instinctivement, je plongeai pour éviter le choc et, aussi longtemps que me le permettait mon souffle, je restai sous l'eau. De retour à la surface, j'entendis derrière moi un déferlement d'eau. Cela ressemblait à des vagues se brisant contre un rivage, mais je compris qu'il s'agissait de la lame de fond provoquée par le navire, qui venait de sombrer. J'eus à peine le temps d'emplir mes poumons avant qu'elle ne me submergeât et, gagné par un sentiment d'impuissance face aux flots déchaînés, je me laissai aller durant un instant ou deux. Puis je tentai de nager, mais tous mes efforts demeurèrent vains, et je songeai : "À quoi bon t'acharner ? Tu es perdu." J'avais donc cessé de lutter pour remonter à la surface, quand une petite voix retentit en mon for intérieur : "Allez !" »

Ernest Francis, sous-officier à bord du croiseur de bataille britannique *Queen Mary*.

Prologue

« Tandis que la lune parcourt la voûte bleue* », chantait mon père le soir tombé. Maintenant, j'aperçois le disque opalin par la fente des rideaux, mais il s'est arrêté en chemin. Il me dévisage et m'annonce qu'il fait nuit. Je sens alors la main de père dans la mienne. Il me parle. « Ma voix résonne en toi, si tu veux bien l'entendre. »

Mes pensées dérivent, je ne distingue plus le rêve de la réalité.

Mais la lune attire l'eau, et en mon for intérieur, je sens le flux et le reflux, je vois la mer caressant les rochers comme la femme caresse l'homme, et l'homme, la femme. Soudain, il est là, il m'attend, celui que je n'ai jamais oublié malgré toutes mes feintes. Ses mains se posent sur mon corps, ce corps qui fut jadis mon être – chose aujourd'hui inconcevable, à l'aune de ces piètres restes.

Je devine ses mains autour de ma taille. La mélodie retentit à nouveau. Nous dansons, bien que cela me soit interdit. Il m'entraîne avec vigueur et nous tournoyons. Un, deux, trois, un, deux, trois... J'ai le vertige, je suis à bout de souffle, je perds pied. Il m'embrasse...

De l'eau. Il me faut de l'eau.

Je tourbillonne au gré de mes souvenirs. Me revoici dans la chambre où nous nous sommes rencontrées pour la première fois. La jeune fille me ressemble tant... Si ce n'est cette tache de naissance que la nature semble avoir posée sur sa peau par malice. Elle sera bientôt là, je le sais. Elle me tiendra la main comme je tins celle de père lorsque la lumière déclinait.

J'ai froid. Je me retourne pour calmer la douleur. Je resserre la couverture autour de moi. Alors, j'entends un rire. Mes yeux s'embuent.

* « När månen vandrar på fästet blå » : titre d'une chanson traditionnelle suédoise du type polska.

[Toutes les notes sont de la traductrice.]

J'ai aimé. Personne ne m'enlèvera ça.

Pas même la mer capable tantôt d'engloutir les traces des ravages provoqués par l'homme, tantôt de les recracher – elle a emporté ce que j'avais de plus cher. L'eau salée m'envahit peu à peu, inéluctablement. Je résiste et je me laisse aller, je tergiverse, mais au fond, je sais que tout sera bientôt fini.

L'heure a sonné. Les méfaits des aïeux reviennent nous hanter, dit-on, mais je n'y crois pas.

Si des méfaits nous hantent, ce sont les nôtres.

Chapitre 1

2005

Les photographies étalées devant elle donneraient certainement lieu à de bonnes critiques. Elle y avait passé beaucoup de temps, et s'était efforcée de trouver des sujets reflétant le titre de l'exposition. Le changement.

Un thème banal, en fin de compte, et c'était justement ce qui en constituait la difficulté. Elle relevait volontiers les défis de ce genre, soulagée lorsqu'elle en venait à bout. Au stade initial d'un projet ambitieux, il lui arrivait d'avoir les épaules tendues, ou le ventre noué. Mais pour rien au monde elle n'aurait refusé une telle proposition, car au fond, elle se savait capable d'apporter cette touche unique, ce petit quelque chose qui ne laissait pas indifférent et qui, dans le meilleur des cas, rendait le spectateur plus réceptif à ses propres émotions.

Le temps qu'elle avait passé à suivre le cirque n'avait pas d'importance. L'essentiel était de saisir la réalité concentrée dans le viseur. Sa réalité à elle. Les sujets qu'elle avait choisis resteraient à jamais gravés dans ses clichés – cette idée la rassurait, elle donnait un sens à son travail.

Elle attrapa la première image à portée de sa main, celle d'une acrobate au pseudonyme évocateur, dont le vrai nom était tout simplement Barbara. Elle était originaire de l'est de l'Allemagne. En équilibre sur sa corde raide, très haut sous le chapiteau, elle paraissait jeune et robuste. Mais l'objectif avait dévoilé une autre réalité, un visage de femme ridé, sillonné de rainures profondes incrustées de maquillage pâteux. Son rouge à lèvres débordait aux commissures, et ses cils agglutinés par paquets évoquaient les antennes mal dégrossies d'un animal. Après quelques semaines et de nombreux verres de vin, Barbara lui avait avoué que la panique insensée qui s'emparait d'elle avant chaque représentation ne faisait qu'empirer d'année en

année. Sa hantise de tomber s'était quasiment transformée en désir.

– Que tout ça se termine enfin. Tu comprends, Inga ? Cette vie de merde.

Inga avait fait preuve d'une sensibilité toute professionnelle en attendant l'instant propice. Puis elle avait appuyé sur le déclencheur. Si un jour Barbara tombait de sa corde, la photo révélerait à quel point cette acrobate si intrépide en apparence redoutait précisément cet instant. Celui où elle perdrait le contrôle.

Inga aurait-elle pu atténuer le désespoir qu'on lisait dans ses yeux ? Creuser les plages d'ombre sur ses joues si vulgairement poudrées ? Bien sûr, mais en l'état, les tirages étaient irréprochables. Son Leica, dont le viseur lui permettait d'observer le sujet en continu, même pendant l'ouverture de l'obturateur, avait été parfaitement à la hauteur de ses exigences. Un savant dosage de présence et de précision. Une optique lumineuse et une lentille cristalline, exempte de toute impureté. Elle ne tolérait d'incurvation en bordure d'image que si c'était le résultat d'un choix formel. D'ailleurs, elle obtenait généralement l'effet recherché, quel qu'il soit.

Sa patience et son expérience avaient contribué à ce bon résultat. Sa rigueur. Elle plaçait la barre très haut, et s'évertuait à offrir toujours plus. Elle avait du mal à accepter le « ça fera l'affaire », à élever le passable au rang de vertu. Pourtant – et elle en avait bien conscience – cela lui aurait parfois permis de se ménager un peu.

– Tu veux boire quelque chose ?

Izabella, la propriétaire de la galerie, se leva. Elle portait un pantalon ajusté. Difficile d'imaginer qu'elle allait bientôt avoir soixante-dix ans. Inga contempla ses rides, si différentes par essence de celles de l'acrobate. Le visage d'Izabella était marqué par le rire et la confiance en soi. Celui de Barbara, buriné par une vie de détresse et de lassitude.

– Volontiers.

Izabella possédait une machine à expresso perfectionnée qui rendait le travail à la galerie d'autant plus agréable. Un café fumant entre les mains, Inga sentit sa nuque se détendre. Elle posa la tasse en prenant soin de ne rien renverser, et sortit du tas de photos éparpillées sur la table celle dont elle était peut-être le plus satisfaite. Perchée sur une butte, elle avait capturé la dernière représentation au moment du numéro final, et le personnel hors piste qui faisait les malles à l'arrière du chapiteau, sur le départ. À l'extinction du dernier projecteur, alors que le public sortait encore par l'accès principal, l'entrée des artistes était déjà presque entièrement démontée.

Elle se tourna vers Izabella.

– C'est le changement. Et en même temps, rien ne change. Un cirque est monté, puis démonté. Il poursuit son chemin. Sans avoir évolué depuis des siècles. Il vit au rythme du changement, mais il reste immuable. Voilà pourquoi cette photo me semble idéale pour le carton d'invitation. Si tu es d'accord, bien sûr. On pourrait accrocher Barbara, l'acrobate, à la grande cloison. Je peux te faire des tirages à la taille que tu souhaites.

Saurait-elle transmettre le génie de ces images ?

Izabella se pencha sur les photos, les parcourant des doigts. Elle était habituellement prompte à se décider, et Inga n'avait pas prévu de passer plus d'une heure en sa compagnie cet après-midi-là. Elle rentrerait ensuite travailler chez elle jusqu'au soir. De toute façon, Mårten ne serait pas de retour avant deux jours. Autant trier quelques papiers, elle gagnerait ainsi un temps précieux dont ils pourraient ensuite profiter ensemble. Elle avait hâte de lui montrer les tirages définitifs. La sincérité et la bienveillance de Mårten faisaient de lui un conseiller irremplaçable. Ses critiques, toujours justifiées, ne visaient jamais à la blesser ou à la déstabiliser.

Elle hocha la tête, soudain consciente qu'Izabella lui avait dit quelque chose.

– Excuse-moi, je n’ai pas entendu. Que... ?

– Je disais que tu es bourrée de talent, Inga. Tu n’as pas ton pareil pour saisir les gens et leurs états d’âme. Sans parler de tes compétences techniques. Tu es parfaite. C’est peut-être justement ça qui rend ces photos... Je les trouve un peu creuses.

– Ah bon.

Elle avait répondu par pur réflexe. Un calme de mauvais augure se propageait dans son corps.

– Il y a plusieurs explications à cela. Je le répète, je trouve ces images parfaites. L’angoisse y est manifeste, et le choix du cirque, évidemment remarquable. Pourtant, les personnages nous restent étrangers. Ces corps correspondent parfaitement au projet, mais au final, ils ne parviennent pas à m’émouvoir.

Izabella voulut poser sa main sur le bras d’Inga, mais celle-ci l’esquiva, préférant se réfugier derrière sa tasse de café. Elle en but une gorgée, dans l’espoir de cacher les pénibles rougeurs qu’elle sentait apparaître sur son visage. Izabella avait-elle l’impression qu’elle exploitait ses modèles contre leur gré ?

– Surtout, ne le prends pas mal. Je fais allusion à ta maîtrise et à ton énergie. Pas à ta capacité à t’émouvoir. Je connais peu de gens qui aient un aussi grand cœur que toi.

– Tu ne penses même pas qu’elles puissent servir de base ? Tu veux peut-être simplement que je les retravaille ?

Pour toute réponse, Izabella se leva et se dirigea vers la pièce du fond. En revenant, elle tenait une liasse de photos à la main. Elle rassembla délicatement les tirages d’Inga, et disposa les autres sur la table.

Décidément, c’était une plaisanterie. Une série de clichés simplistes, pris par un novice à qui l’on venait sans doute d’offrir son premier appareil photo... Des gens riant ou pleurant, adultes ou enfants, tantôt flous, tantôt coupés, des instants saisis au hasard. Des fragments de baptêmes, de

fêtes de fin d'année scolaire, de mariages et d'enterrements. Un bébé déposé dans les bras d'une vieille femme. Un homme allumant une bougie sur une tombe.

– Qu'en penses-tu ?

Izabella semblait parfaitement sincère.

Surtout, éviter les critiques aux allures de revanche.

– Bien. Très bien. Et je ne veux pas paraître jalouse, mais je trouve qu'elles auraient pu être encore meilleures si on y avait consacré plus de temps. En soignant la lumière, par exemple. Mais les sujets sont forts. Une fin d'année scolaire, un mariage. Ce sont de grands changements. Je trouve ce photographe doué et original.

Izabella palpa pensivement la pierre qu'elle portait à son cou.

– Il ne t'arrive pas à la cheville. Comme je viens de te le dire, tu es bourrée de talent, et je ne doute pas un seul instant que tu sois un jour considérée comme l'une des plus grandes photographes du pays. Mais parfois, le perfectionnisme peut devenir ennuyeux. Y as-tu déjà songé ? Souvent, une œuvre atteint l'achèvement lorsqu'elle n'est pas parfaite, justement. Ces images ne prétendent pas détenir la seule et unique vérité. Elles saisissent une émotion. Le photographe n'a que vingt-quatre ans. Il ne s'est absolument pas soucié de l'endroit où elles seraient accrochées, ni de leur présence éventuelle sur un carton d'invitation. Par contre, il y a sûrement accordé autant de temps que toi. Je ne pourrais pas monter une exposition basée uniquement sur son travail, c'est évident, mais je tiens à l'inclure au « changement ».

Izabella portait de ravissantes chaussures orange à lanières, dont Inga étudiait la confection sophistiquée en attendant que ses rougeurs s'estompent. Malgré sa déconvenue, elle était infiniment reconnaissante que les pieds de la galeriste soient ainsi chaussés ce jour-là. Izabella était une femme généreuse et avisée. Sa franchise n'y changeait rien. Inga appréciait ses jugements, mais à ce moment précis, elle avait

besoin d'entendre la voix de Mårten. Elle décida de l'appeler dès la fin de ce douloureux entretien.

– Tes photos sont sélectionnées, bien sûr, ajouta Izabella comme si c'était l'évidence même. Beaucoup de nos habitués ne se déplaceraient même pas si tu n'étais pas à l'affiche. On me réclame encore tes images de bateaux. Les vieilles carcasses, comme tu les appelais. Tu aurais pu en vendre une quantité illimitée.

Les carcasses. Quelques années auparavant. Un séjour à Marstrand après une période de travail frénétique. Mårten était en voyage d'affaires et devait la rejoindre pour le week-end. Un matin, un couple du voisinage lui avait proposé une sortie en mer. Elle avait accepté sans hésiter cette belle occasion d'atteindre les îlots les plus éloignés, où l'on trouvait parfois des débris d'épaves.

Elle avait sorti son vieux Canon, celui qu'elle s'était procuré quelques mois avant sa première rencontre avec Mårten, vingt ans auparavant. Il leur arrivait encore de plaisanter à son sujet puisque, grâce à lui, ils s'étaient épris l'un de l'autre et avaient fondé une famille. À l'époque, Mårten était l'heureux propriétaire d'un appareil de la même marque. Il l'avait muni d'un téléobjectif de trois cent cinquante millimètres, qui s'était avéré parfaitement inutile. En effet, ni lui ni elle n'éprouvait le moindre intérêt pour le comportement des oiseaux. Inga, en revanche, avait équipé son appareil d'un grand-angle de dix-huit millimètres, capable d'englober un grand boulevard dans toute sa largeur, ou la façade entière d'un château. L'opposé diamétral en matière d'objectifs. Ils les avaient tous deux complétés des classiques trente-cinq et cent cinquante, d'un usage bien plus courant. Une telle coïncidence devait forcément signifier quelque chose. C'est ce qu'ils s'étaient dit à l'époque.

Munie de son appareil et de son trente-cinq millimètres, elle s'était rendue sur le ponton. Une barque en bois bien entretenue était passée la prendre. La mer était d'huile, et la

lumière, extraordinaire. C'eût été une faute professionnelle de ne pas tenter de la capturer.

Avant de partir poser leurs filets parmi les récifs, les voisins l'avaient débarquée sur une île. Elle s'était promenade long de la rive où elle avait trouvé plusieurs carcasses en bois déformées, dont elle avait pris de nombreuses images. Elle appuyait sur le déclencheur spontanément, sans réfléchir, habitée d'émotions contradictoires. Curieusement, la joie que lui inspirait cette belle journée se teintait de tristes réminiscences. Tant de vies perdues en mer, tant de victimes au fil des ans, précipitées par-dessus bord, hurlant de panique ou, au contraire, silencieuses, résignées au sort qui les attendait au creux des vagues. À ce qu'on disait, les marins apprenaient rarement à nager. Ils espéraient ainsi rendre plus clémente et plus expéditive une éventuelle noyade. Mythe ou réalité ? Elle n'en savait rien, mais les photographies des carcasses abandonnées, de bois gris parfois recouvert d'algues et de coquillages, se révélèrent plus émouvantes qu'elle ne l'aurait soupçonné. Izabella vendit la totalité des tirages lors d'une exposition quelques mois plus tard.

– Tu les préfères aux photos du cirque ?

Izabella poussa un léger soupir. Sa clavicule était plus saillante que d'habitude sous son chemisier.

– Ne te compare pas à d'autres. Encore moins à toi-même. Je remarque simplement que tu es plus disponible quand tu travailles spontanément. Les épaves étaient d'une rare beauté. Elles avaient l'innocence de l'instant présent, si tu vois ce que je veux dire. Les gens y sont sensibles. Certains ont même dû se dire qu'ils auraient pu les prendre eux-mêmes, ce qui est évidemment touchant. Mais il ne faut pas sous-estimer ce type d'effet sur le spectateur. Tiens, la danse, par exemple. Ça semble si facile qu'on se croit capable d'en faire autant.

Comme cette sensation d'apesanteur que produisait Barbara du haut de sa corde.

– Je peux me permettre de te donner un conseil ? Tu pourrais peut-être envisager d’interrompre ton travail créatif pendant quelques mois. Pour chercher de nouvelles voies, ou tout simplement te changer les idées. J’ai parfois le sentiment que tu ne t’accordes aucun répit. Tu travailles sûrement même quand tu bois un verre de vin.

Maudite Izabella. Elle avait deviné que parfois, en levant son verre pour trinquer, Inga contemplait la robe du vin en se demandant quel type de pellicule la restituerait le mieux. La galeriste serait certainement d’accord avec cette masseuse qui, un jour, pétrissant les épaules d’Inga sur une plage asiatique ensoleillée, lui avait murmuré : « Votre esprit est sans cesse en activité. »

Elle se leva, ressentant le besoin impérieux de parler à Mårten. Il lui assurerait que rien n’était aussi grave qu’il n’y paraissait. Qu’il n’y avait aucune raison de s’inquiéter tant qu’ils étaient tous en bonne santé, elle, Peter et lui. Que si tout foirait, au bout du compte, ils n’auraient plus qu’à vendre l’appartement et s’installer dans un pays où les oranges étaient meilleur marché. Elle acquiescerait en riant. Et cette mésaventure reprendrait des proportions raisonnables.

– Je te laisse les photos. Appelle-moi pour me dire ce que tu comptes en faire. Merci, Izabella. Tu sais à quel point tu es précieuse à mes yeux.

– Moi aussi, je suis très heureuse de travailler avec toi.

Izabella l’accompagna jusqu’à la porte et lui donna l’accolade. Inga ne put s’empêcher de remarquer un détail qu’elle aurait préféré ignorer : Izabella avait encore maigri.

Elle franchit le seuil et entendit la galeriste refermer la porte derrière elle. Le soleil lui picotait les yeux. Elle mit sa main en visière, songeant que cet automne décidément bien rebelle refusait de capituler devant le froid et l’obscurité. Elle aurait peut-être dû capturer l’été indien, au lieu de courir le monde aux côtés d’un cirque qu’elle n’avait visiblement pas réussi à représenter avec suffisamment d’émotion.

Visiblement pas réussi. L'autocritique lui martelait le crâne au même rythme que les battements de son cœur, étouffant d'emblée toute hypothèse plus clément. Qu'Izabella soit dans un mauvais jour et d'humeur peu réceptive. Qu'elle ait porté un jugement subjectif qui n'engageait en rien celui du public.

Inga fouilla dans son sac, sortit son téléphone et composa le numéro de Mårten. Le signal retentit. La messagerie s'enclencha. Elle entendit l'annonce d'accueil. Bizarre. Lui qui décrochait toujours... Déçue, elle resta immobile à un croisement, indécise. Il lui paraissait désormais vain de rentrer travailler. Tout ce qu'elle entreprendrait ce jour-là serait lardé d'incertitude. En temps normal, un tel passage à vide ne l'aurait pas empêchée d'effectuer quelques menus travaux, de parcourir son courrier électronique ou de préparer des factures, mais l'idée de se retrouver seule à son bureau lui était insupportable.

Elle erra un moment le long de la rue. Izabella n'avait pas voulu la blesser, elle le savait. Pourtant, lentement mais sûrement, ses remarques la rongeaient de l'intérieur. L'excellence est mieux appréciée lorsqu'elle est égratignée – c'est bien ce qu'on disait ? Une interruption créative de quelques mois. Alors qu'en l'absence de Mårten, elle avait du mal à s'accorder une simple pause... D'ailleurs, n'était-ce pas justement ce qui lui avait permis d'en arriver là ? Elle était tout de même parvenue à s'imposer en tant que femme photographe indépendante sur un marché notoirement instable.

Elle contemplait les vitrines d'un œil absent. Seule une paire de chaussures attira son attention, par sa forme plutôt que par sa couleur. Elle envisagea brièvement d'entrer l'essayer, mais l'idée de s'adresser à la vendeuse et de devoir faire un effort de courtoisie la découragea. Elle rejoignit sa voiture, jeta son sac photo sur la banquette arrière et rentra.

Le seuil franchi, elle posa son sac sur le sol, accrocha son manteau et respira l'odeur familière. À la cuisine, elle mit de

l'eau à bouillir pour se faire un thé, attrapa une orange et se mit à la peler, alors que cette sensation lui avait toujours été désagréable. Des filets de jus coulèrent le long de ses doigts et elle les lécha, discernant le goût du sucre et du pesticide dont était imprégnée l'écorce. C'est alors que retentit la sonnette.

Elle consulta sa montre. Il ne pouvait pas s'agir de Mårten, sauf s'il avait décidé de lui faire une surprise. Peut-être un colis. Un courrier professionnel. Elle jeta un coup d'œil dans le miroir de l'entrée. Cheveux blonds mi-longs. Yeux marron, cils et sourcils bruns. Le bout de la lèvre supérieure recourbé vers le haut, en bec de canard. C'était son interprétation personnelle, bien sûr. D'autres l'avaient également qualifiée de bouche en cerise.

L'homme qui se tenait dans l'encadrement de la porte était vêtu d'un manteau ouvert au niveau du cou. Elle ne manqua pas de remarquer son col. Le regard empreint de compassion, il lui tendit la main et se présenta. Elle n'allait se souvenir de son nom que bien plus tard. Sur un ton aimable, il lui expliqua qu'il était le pasteur de sa paroisse et lui demanda s'il pouvait entrer. Il accrocha son manteau à côté du sien et la suivit au salon. Une idée fixe avait envahi l'esprit d'Inga : celle des coulures de jus d'orange. À ce stade, elles étaient sans doute figées autour de ses poignets gelés. Elle aurait pu demander à l'homme ce qui l'amenait, mais la question s'arrêta en chemin, quelque part dans son gosier.

Elle ne se souviendrait de cette conversation que par bribes. Des mots arrachés, des phrases disloquées tournoyaient dans sa tête. Promenade. Malaise. Ambulance. Appel.

La dernière phrase de l'homme avait laissé en elle une marque au fer rouge.

– Je suis navré, mais je dois vous apprendre que votre mari est décédé.